

Réflexions sur la catéchèse

+ Godfried Card. Danneels
Archevêque de Malines-Bruxelles

Tant de choses ont changé...

Cet article inaugure une série de dix lettres rédigées à l'occasion du projet pluriannuel des évêques *Devenir adulte dans la foi*. Chaque lettre mensuelle sera consacrée à tel ou tel aspect de la mission catéchétique de l'Eglise.

Allez et annoncez... (Mt 28, 19): ce furent presque les derniers mots que prononça Jésus avant de nous quitter. Avec la célébration de la Cène du Seigneur, cet envoi est la mission principale de l'Eglise de tous les temps. Donc aussi la nôtre. C'est pourquoi les évêques ont décidé que la catéchèse serait le thème principal de leur projet pastoral commun pour les années à venir. Après les thèmes d'année que furent la diaconie, l'évangélisation, la liturgie et la prière, il semblait évident qu'il fallait s'orienter dans cette direction. Pourquoi ? La catéchèse poserait-elle problème ? Oui, à coup sûr!

Au cours des dernières décennies, s'est produit une sorte de déplacement fondamental en ce qui concerne l'action catéchétique de l'Eglise dans nos régions. Des pluies torrentielles sont tombées et quelques secousses sismiques ont été enregistrées. La terre où il faut semer, a elle aussi connu quelques péripéties au cours de ces dernières années. Comment semer encore pour que germination s'ensuive ?

Des déplacements sociologiques

Au cours du dernier demi-siècle, on constate une rupture très nette dans la transmission des coutumes, des valeurs et des manières de vivre. Qu'il s'agisse de la pensée, de l'action ou de la hiérarchie des valeurs, c'est sur toute la ligne que les enfants diffèrent totalement de leurs parents. Les familles connaissent des brisures, non seulement entre l'homme et la femme, mais aussi, dans le sens vertical, entre parents et enfants. Bien sûr, on n'observe plus l'envie de fuir le plus vite possible la maison familiale, comme c'était le cas dans les années soixante. Beaucoup de jeunes s'installent au contraire durablement à la maison. Mais il n'y a plus continuité dans le style de vie des parents d'une part, des enfants de l'autre. Le progrès en matière de mobilité, de moyens techniques de communication et de tant d'autres gadgets, rend superflue et impossible toute fidélité à un héritage. En outre, les relations sociales plus larges ne constituent plus un tissu favorable au maintien des traditions, en particulier en matière religieuse. Elles ne constituent même plus une bouée de sauvetage pour ceux qui chercheraient certitude et orientation en ce domaine.

A cela s'ajoute que le rythme temporel que vivaient la plupart des familles, était ecclésial et liturgique : de Noël à Toussaint, on vivait toute l'année en fonction des fêtes religieuses. Les noms des vacances eux-mêmes se référaient à la liturgie : vacances de Noël, de Pâques... Les écoles comme les maisons et institutions de soin avaient toutes leur saint patron. La vie se développait en fonction des rites de passage, parmi lesquels la première communion et la communion solennelle jouaient un grand rôle dans la vie familiale. L'univers de pensée et de sentiments des personnes âgées comme des jeunes était toujours défini par les cadres religieux des parents. Une catéchèse d'enfant ne semblait nécessaire qu'en vue des sacrements d'initiation. Les parents pouvaient bâtir leur vie sur l'enseignement religieux qu'ils avaient reçu dans leur jeunesse. Ce temps-là est passé ! Désormais, la catéchèse d'adultes est presque plus nécessaire encore que celle des enfants et des jeunes.

Même le rythme de vie, les horaires et la division du temps ont totalement changé. Il reste peu de temps libre pour une vie familiale cohérente et un engagement ecclésial commun. Les parents travaillent tous les deux et le temps encore disponible est consacré aux achats et aux vacances. Les adultes eux-mêmes n'ont plus le temps de se former ou de participer à des initiatives d'approfondissement de la foi. Ainsi, un vide se crée entre la période de l'école et l'âge de la pension, vide dans lequel les connaissances religieuses stagnent à un niveau adolescent, alors que les autres savoirs ne cessent de croître. Ce décalage fait qu'on ne prend plus la peine de remédier au retard religieux accumulé : *J'attends d'avoir de nouveau du temps...*

Un autre facteur est l'individualisme croissant dans la vie sociale. Il en résulte que la foi et la religion sont repoussées dans la sphère privée : elles n'ont plus de place dans la vie publique. Mais chacun sait qu'une foi doit toujours avoir un environnement communautaire pour survivre et pour croître. On ne croit jamais seul. Cette privatisation de la foi est commodément étayée par le développement croissant de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Ce qui est une idée acceptable, mais pas au point que l'Etat aille jusqu'à définir l'éthique et la dogmatique.

Un autre élément à relever : le succès remarquable des institutions ecclésiales socio-culturelles (écoles, cliniques et mouvements) a pour conséquence que celles-ci deviennent toujours plus hétérogènes du point de vue de la foi, aussi bien dans leur *clientèle* que dans leur encadrement. L'efficacité sociale est considérée comme tout à fait prioritaire par rapport à la dimension évangélique. Pour sauvegarder celle-ci, toutes les institutions devraient se faire plus missionnaires et ne pas se contenter de servir ou de confirmer la foi acquise.

Il faut relever enfin l'image négative que les médias ne cessent de donner de la foi, de la religion et de l'Eglise. Les prêtres et les religieux ou religieuses sont tantôt objets de curiosité, tantôt de doléances. Ils relèvent du folklore ou du royaume de la compassion. Il y a belle lurette qu'ils ne sont plus des icônes.

La foi demeure, mais le chemin qui y mène se met à changer

Tout ceci rend la foi plus difficile ; mais cela fournit aussi des chances, à condition qu'on puisse lire et interpréter les signes des temps. Le champ est différent, mais la semence est toujours aussi bonne. Reste au semeur de savoir comment semer.

Certes, la tradition familiale et l'impact des parents dans le partage de la foi ne disparaîtront jamais. La foi germe et croît le mieux dans une famille croyante. Mais il reste que, de nos jours et de plus en plus, la foi résulte d'une décision personnelle. Bien sûr, on ne peut s'attendre à ce que chacun expérimente ce qu'a vécu Paul aux portes de Damas. Néanmoins, il s'avérera toujours davantage que les chrétiens croiront à partir d'un cheminement et d'une décision personnels.

Ce phénomène prend de plus en plus de consistance. Il ne devrait pourtant susciter ni cris de triomphe, ni lamentations. Les faits sont les faits ! Et il n'est point de situation que l'Evangile de la grâce divine ne puisse imprégner. Toujours davantage, les personnes n'accéderont à la foi qu'à partir d'un cheminement atypique. Les écoles et l'enseignement religieux resteront nécessaires. Nous reviendrons plus explicitement sur ce point dans nos prochaines lettres. Mais il faudra de toute façon proposer d'autres chemins auxquels nous ne sommes guère habitués : des groupes d'échange, des cafés où l'on discute, des débats, des festivals de musique ou de théâtre, des événements médiatiques et des témoignages. Malgré les réserves qui s'imposent, il nous faut oser reconnaître que des sectes et ceux qui apportent leur message de porte à porte, sont plus habitués que nous à ces innovations.

Enfin, on observera toujours davantage que la foi n'est plus la seule acceptation d'un paquet de vérités ou l'adhésion à un code moral. En son cœur, la foi authentique est un attachement à la personne vivante du Christ. La religion et la foi consistent d'abord à se mettre à la suite de

Quelqu'un et non, en premier lieu, à recevoir un enseignement. La foi est une histoire d'amour avant d'être affaire de savoir, même si ce dernier est indispensable même à son tout début : on doit savoir en qui on croit, sans pour autant prétendre tout connaître. Il en est de même de l'amour entre des personnes : on ne doit pas avoir une connaissance exhaustive de l'autre, pour pouvoir goûter la rencontre avec lui.

Tout était-il si mauvais dans le temps ?

Face à cette situation, des personnes qui ont jadis investi cœur et âme dans la catéchèse, sont souvent tentées de se culpabiliser ou de devenir amères. Tout était-il si mauvais et creux jadis ?

Sûrement pas. Chaque époque a ses méthodes de catéchèse, qui doivent toujours être réévaluées lorsque les temps changent. Le siècle dernier, énormément de bonnes choses ont été accomplies en catéchèse, que ce soit par des prêtres, des religieux et religieuses ou des enseignant(e)s. La faute n'est certainement pas, ou presque pas, imputable aux méthodes utilisées. Tous, nous commettons parfois des erreurs dès lors que nous agissons. Mais ce qui arrive, hier comme aujourd'hui, c'est que la conjoncture change. La réalité est différente. Les faits ne sont pas coupables : ils sont, tout simplement. Nous n'avons pas provoqué les mutations : elles sont advenues. Là n'est pas le problème. Il s'agit plutôt de savoir comment nous allons vivre et catéchiser sur ce nouveau terrain.

Sur le plan catéchétique, certaines choses se clarifient aujourd'hui. Il faut pouvoir les accueillir à partir d'un diagnostic sobre qui soit moins un jugement sur le passé qu'un indicateur pour l'avenir.

Une première constatation qui s'impose, est la grande ignorance de beaucoup de personnes à propos du contenu de la foi. Même les notions et les concepts les plus élémentaires ne sont plus connus. Il ne suffit donc plus d'insister sur la décision de croire et sur le don de soi au Christ. Il s'agit aussi de savoir ce que l'on croit et pour qui on s'engage. C'est là une exigence élémentaire de la nature humaine : l'intelligence a ses droits, elle qui est aussi une création de Dieu. Il serait même immoral de sauter dans ce qui serait totalement inconnu. Bien sûr la foi n'est pas rationnelle, mais elle est raisonnable : il existe bien des arguments rationnels pour croire en Dieu.

Par ailleurs, il devrait aller de soi qu'en des temps où priment le savoir, la science et une intense volonté de vérification, la foi doit aussi posséder son socle intellectuel. Si du moins elle ne veut pas se retrouver sens dessus dessous face à la première rafale de questionnement, de critique ou de doute. Les temps ont changé : à lui seul, l'argument d'autorité ne tient plus. Nous reviendrons ultérieurement sur ce thème.

Le christianisme est une religion historique, qui repose sur des faits d'un lointain passé. C'est à juste titre que l'homme moderne se demande s'il peut se fier à ces faits. Dans ce contexte, on exige beaucoup plus que par le passé de mieux comprendre la Bible et l'histoire des dogmes. D'autre part, surtout en morale chrétienne, les principes sont fondés sur des bases philosophiques et anthropologiques. Or, actuellement, la formation philosophique de nos contemporains est nettement insuffisante : l'accent se porte sur la pensée scientifique et technique. C'est exactement ce qui cause l'incompréhension actuelle par rapport à la morale proposée par l'Eglise, surtout dans le domaine de la sexualité.

Enfin, ce qui a peut-être manqué à la catéchèse des dernières décennies, c'est le sens de la synthèse. Pour des raisons pédagogiques, on devait enseigner la religion de manière fragmentaire. Mais parvenait-on jamais à une synthèse ? Or, la foi n'est crédible que si elle peut fournir une interprétation définitive du sens de la vie comprise dans sa globalité.

Bien des bonnes choses ont été faites. Et peut-être n'y a-t-il jamais eu une autre période de l'histoire où on se soit préoccupé autant et avec tant de conviction, de la mission catéchétique de l'Eglise. Si le temps ne s'arrête jamais, les catéchistes non plus...

Pour prolonger la réflexion

- Dans le contexte sociologique actuel, y a-t-il encore d'autres changements qui ont marqué la transmission et l'accueil de la foi dans un sens négatif ?
- Y a-t-il de nouvelles chances et lesquelles ?
- Que devons-nous faire pour que la famille soit un espace de transmission de la foi ? Que deviennent les fêtes liturgiques dans le cadre familial ? Qu'en est-il de l'impact des médias dans la famille et de leur influence sur le partage de la foi ? Dans ce domaine, qu'attend-on des médias, spécialement de la presse, de la radio et de la TV catholiques ?
- Le succès des institutions catholiques : que faire pour que le « C » corresponde à une réalité ?
- Que pensez-vous du repli de la religion et de la foi dans la sphère privée ? Comment réagir ?
- Comment aider les jeunes à prendre une décision personnelle de foi ? Connaissez-vous des initiatives dans ce sens ?
- Sans pointer un doigt accusateur, que peut-on améliorer dans la catéchèse scolaire ? Et comment pouvez-vous y contribuer ?
- Quelles initiatives observez-vous ou souhaiteriez-vous en vue de l'approfondissement de la foi des adultes ?

Devenir adulte dans la foi

Dans sa deuxième méditation, le cardinal s'interroge sur le fait de croire. Il montre qu'accéder à la foi nécessite trois étapes : saisir l'intelligence de la foi, se laisser toucher par la grâce, faire don de soi à Dieu.

Après la tempête sur le lac (Mc 4, 35-41), Jésus dit : *Vous n'avez pas encore de foi ?* Mais qu'est-ce que croire ? Et comment se réalise l'accès à la foi ? Il comporte trois étapes qui ne se succèdent pas nécessairement dans cet ordre ; mais toutes trois sont requises pour que l'acte de foi soit acceptable et accompli. Car une personne humaine ne peut pas croire n'importe comment, sans raisons. Même si la foi n'est pas rationnelle, croire est néanmoins une démarche raisonnable, sinon on ne pourrait parler d'une décision humaine responsable.

Rendre la foi crédible

La première étape se situe surtout sur le terrain de l'intelligence : avec la foi, la pensée ne perd pas à ses droits. C'est d'ailleurs Dieu qui nous a donné l'intelligence. Nous devons disposer de raisons de croire. La foi n'est pas rationnelle : elle n'est jamais le terme d'un raisonnement contraignant. Bien que non rationnelle, elle est pourtant raisonnable : il y a des arguments pour dire que ce n'est pas sans raisons que nous décidons de croire. En chaque personne, il y a une aspiration à connaître, et cette soif n'est pas refoulée mais bien dépassée dans la foi.

Pour que l'engagement de foi soit justifié et moralement responsable, il nous faut des points d'appui, une brassée d'indices convergents. Il n'existe bien sûr aucun argument contraignant puisque la foi reste un acte libre de la personne. Mais nul n'agit sans s'arc-bouter sur des raisons ; cela vaut aussi pour la foi.

Notre foi chrétienne repose sur des faits. Est-ce que l'évangile, et spécialement le mystère pascal de mort et de résurrection du Christ, est suffisamment attesté historiquement, à partir de sources fiables ? C'est à démontrer. On peut appeler cette démarche une *défense de la foi* ou de l'apologétique. C'est en tout cas une justification de la foi.

Il reste acquis néanmoins que l'acte de foi lui-même est de l'ordre du mystère, celui d'une collaboration de la liberté humaine avec la grâce divine. L'acte de foi dépasse le seul savoir et les argumentations. Mais nous marchons sur un sol ferme. Dès lors, il sera particulièrement nécessaire, au cours des prochaines années, d'aider les chrétiens à découvrir ce sol et à les accompagner dans la découverte du *pourquoi* de leur foi. Cela suppose une connaissance substantielle de la Bible et de la tradition, car avec le développement de la scolarité de nombreuses personnes, celles-ci exigent de plus en plus de comprendre pourquoi elles croient. Nul n'est encore prêt à accepter quelque chose sans raisons ou sur base du seul argument d'autorité.

Montrer la crédibilité de la foi : c'est la première étape. Peut-on se fier à la Bible ? Qu'en est-il des miracles ? Existe-t-il des indices – à distinguer des preuves – qui permettent de penser que Jésus est vraiment ressuscité ? Nous développerons plus amplement ces questions dans les prochains mois.

Se laisser toucher : le kérygme

La deuxième étape est le fait d'être *touché* par une parole de grâce. Cette étape-là, nous ne pouvons la franchir par nos propres forces. Pas plus qu'elle ne résulte nécessairement d'une vigoureuse justification de la foi. C'est le fruit d'une convergence merveilleuse de ma liberté et de la grâce divine qui m'est accordée. Nous devons comme être *touchés*. La plupart des convertis ont vécu une telle expérience que certains ont même décrite. Charles de Foucauld, qui avait erré des années durant en quête de vérité, est *touché* tout à coup par une parole de

l'abbé Huvelin : *Mets-toi à genoux et confesse-toi*. Paul a fait une expérience analogue aux portes de Damas. Cette *touche* vient de Dieu : elle est une œuvre de sa grâce. Car Lui seul sait rejoindre notre liberté au point que nous puissions librement consentir à son invitation à croire.

Etre *touché* est donc avant tout une œuvre de Dieu. Mais il passe souvent par des voies humaines : le témoignage parlant, éloquent, d'un prédicateur. Certes, il s'agit d'un genre bien particulier de prédication. Quant à son contenu, elle est brève et très simple : *Le Christ est mort pour toi et il est ressuscité. Quelle est ta réponse ?* C'est ce qu'on appelle le kérygme (appel), un cri qui atteint et transperce le cœur. C'est de là que naît la conversion. Elle ressemble à une espèce de *big bang* qui dégage souvent une énorme énergie, capable de bouleverser de fond en comble la vie du converti. Les *Actes des Apôtres* en donnent de nombreux exemples : Paul, Corneille, Lydie, etc. Mais cette force explosive doit ensuite être canalisée si elle veut défier le temps et ne pas rester chaotique. C'est la troisième étape.

La Didaché ou catéchèse

La foi requiert un saut : le don de toute sa personne à Dieu. Mais pour opérer ce saut, il faut disposer d'un sol ferme pour y appuyer les pieds. C'était la première étape : connaître les raisons pour lesquelles on peut croire. Quant au saut, il est l'œuvre de Dieu en nous en même temps que le fruit de notre libre décision. Le catalyseur qui déclenche ce processus est le kérygme : une annonce qui a *transpercé* mon cœur, comme l'avouaient les Juifs après la prédication de Pierre le jour de la Pentecôte (*Actes*, 2 37). Mais après le consentement et le saut, il faut pouvoir retomber sur terre. C'est la fonction de la catéchèse : elle met en ordre le contenu de la foi et en propose une synthèse systématique. Il s'agit ici de structurer de la foi grâce à un *catéchisme*. A ce stade, un élément neuf est à considérer. Il ne s'agit plus cette fois de relever les fondements de la foi, ni de toucher le cœur, mais bien de présenter le contenu de la foi de manière pédagogique et systématique, grâce à un exposé cohérent. C'est à cette mission de la catéchèse que nous voulons nous attacher au cours des prochaines années. Et cela non seulement au bénéfice des enfants et des jeunes mais aussi, sinon plus encore, afin d'éclairer les adultes. Les parents sont en effet en première ligne pour éveiller et accompagner le cheminement des jeunes dans la foi.

Un cheminement normal ?

En théorie tout au moins, le déploiement normal de l'accès à la foi est le suivant : la justification de la foi, le saut qu'est la décision de croire et, enfin, l'explicitation cohérente fournie par la catéchèse. Mais ce processus ne se déroule pas toujours dans cet ordre. Et certainement plus de nos jours, alors que la catéchèse précède de beaucoup le moment où se fera le saut de la foi : on est instruit longtemps avant de croire réellement. Il est un fait que nous disposons de nombreux catéchistes capables d'expliquer, mais de bien peu de vrais *annonceurs*, aptes à toucher les cœurs. Abondants sont ceux qui expliquent la foi, mais peu nombreux sont les évangélistes qui savent pénétrer le cœur. Nous avons donc besoin de beaucoup plus d'évangélistes. Les sectes en disposent de bien plus que nous, et c'est efficace.

Le bon biotope

Le saut dans la foi est le mystère de la collaboration entre la grâce divine et notre libre volonté. La foi se reçoit de Dieu : elle ne résulte ni de nos prestations ni de nos mérites. Mais n'avons-nous alors rien à faire pour accéder à la foi ? Si, certainement !

Nous pouvons préparer notre cœur et débroussailler le terrain. Nous pouvons travailler le sol pour qu'il puisse accueillir et faire germer la semence. Nous pouvons veiller à ce qu'il y ait un biotope favorable, avec l'humidité et l'ensoleillement requis.

Le sol fertile, ce peuvent être les différentes attitudes de cœur, qui préparent à la foi, comme d'être de ces personnes qui multiplient les *oui*, qui cultivent cette simplicité intérieure qui permet de dire joyeusement à Dieu : *Tu es si grand et je suis si petit*. De même, la foi se prépare en vivant dans un climat de prière et en s'inspirant du *fiat* marial. Ou encore en prenant distance d'avec le *monde* tel que Jean nous le dépeint : *les désirs égoïstes de la nature humaine, les désirs du regard, l'orgueil de la richesse* (1 Jn., 2 16), en ne cédant pas à l'attrait de la consommation, du pouvoir, de l'honneur ou des réalités mondaines. Ce sont là des conditions subjectives.

Il y a aussi des conditions objectives. A côté de ces attitudes intérieures, il est indispensable de rencontrer un témoin parlant, qui annonce la foi, car celle-ci ne peut naître que d'une écoute : *Comment croire en lui sans avoir entendu sa parole ? Comment entendre sa parole si personne ne l'a proclamée ?* (Rom., 10 14).

Pour prolonger la réflexion

- Qu'est-ce qui te rend la foi difficile ? Qu'est-ce qui plaide en faveur de la foi ? Au fond, pourquoi crois-tu ?
- Te rappelles-tu un moment où tu as cru explicitement et franchement ? Quand ? Et pourquoi ?
- Comment apprécies-tu tes connaissances à propos de la foi ? Connais-tu des initiatives qui pourraient t'aider à encore mieux la connaître ?

DEVENIR ADULTE DANS LA FOI

III. Croire: est-ce donc humainement si "étrange" ?

Nous est-il arrivé de réaliser à quel point la foi peut apparaître étrange pour une personne normale ? Les êtres humains ne sont-ils pas faits pour comprendre avant de consentir, pour ne pas faire un pas qui ne soit totalement justifié et étayé, pour n'accepter que ce qui est évident et prouvé ?

Or croire n'est pas de cet ordre. C'est dire "oui" à l'invisible et accepter ce qui n'est ni évident ni prouvé. C'est prendre un chemin absent de la carte et dont on ne peut apercevoir le terme. Pour une personne normale, la foi est un acte curieux. Et il est certain qu'en un temps où tout doit être vérifié, il n'est guère facile de croire. Il semble bien incompréhensible qu'il y ait des personnes qui s'engagent sur cette voie, allant jusqu' à miser toute leur vie sur une telle option.

Et pourtant ! La foi n'est pas un acte personnel dénué de justification, même si c'est très particulier. On attend en général d'avoir tout prouvé ou démontré avant de faire un pas. On n'a pas le droit de s'engager sans raison sur une voie ou de faire un saut dans l'inconnu. Mais il existe un moyen terme: poser un acte qui n'est pas étayé rationnellement mais qui n'en est pas injustifié pour autant. Du reste, l'individu ne le fait-il pas dans d'autres domaines, en amour par exemple ? Pourquoi cela ne s'appliquerait-il pas à sa relation à Dieu ?

Un "sens" de Dieu

Des personnes croient en Dieu parce qu'elles Lui trouvent quelque chose. L'être humain est "capable de Dieu", *capax Dei*. En quel sens ? En chacun, il y a une impulsion vers le vrai: on ne peut se résoudre au mensonge, sinon la conscience proteste. Cette impulsion vers le vrai est plus forte que l'individu lui-même. En toute personne réside en outre un désir de bonheur qui ne s'estompe même pas aux creux des pires détresses. On réalise alors que ni l'appétit de vérité ni le désir de bonheur ne peuvent être comblés. A moins que tout cela soit absurde, leur accomplissement doit se situer bien au-delà. Mais cette dernière explication ne suffit pas encore. Tous les hommes cherchent Dieu, consciemment ou non.

C'est ce qu'atteste toute l'histoire de la planète: où ne trouve-t-on pas prière, sacrifice, pèlerinage ou méditation ? Bien sûr, tout cela prolifère et regorge d'ambiguïtés: l'homme ne s'y cherche-t-il pas lui-même ? Mais l'assertion de Paul aux Athéniens de l'Aréopage reste valable: "(Si Dieu a créé tous les peuples), *c'était pour qu'ils cherchent Dieu; peut-être pourraient-ils le trouver en tâtonnant, lui qui, en réalité, n'est pas loin de chacun de nous*"(Ac., 17 27). C'est Dieu lui-même qui est à l'œuvre en chaque homme et qui attire tout le monde à lui.

Il y a pourtant bien des obstacles, des arbres abattus, sur le chemin qui mène à Dieu. D'abord le problème du mal et de la souffrance innocente dans le monde, l'inconscience et surtout l'indifférence religieuse, les tentacules du luxe et de la richesse, le contre-témoignage de croyants, l'athéisme et le matérialisme, et enfin - et ce n'est pas le moindre obstacle ! - la peccabilité humaine qui fait que, comme au paradis, l'homme s'esquive devant Dieu lorsqu'il veut se montrer.

Et pourtant, malgré tout, les hommes restent en quête de Dieu. N'est-ce pas parce que c'est Dieu lui-même qui continue à chercher l'homme ? Comment en serait-il autrement ? Si l'homme est à l'image et ressemblance de Dieu, il ne peut faire autrement que rechercher l'original. Un moulage ne peut plus jamais faire oublier la forme qu'il reproduit. Nous sommes "modelés" sur Dieu. *"Notre coeur demeure inquiet jusqu'à ce qu'il repose en Dieu"* (Augustin).

Pouvons-nous connaître Dieu ?

Peut-on prouver l'existence de Dieu ? Ou le connaître par nos propres forces ? De l'existence de Dieu, il n'y a pas de "preuve" telle que l'entendent les sciences positives, basées sur une expérience mesurable. Mais il y a bien des chemins convergents et convaincants qui mènent vers Dieu, fournissant assez de certitude pour qu'on puisse accepter raisonnablement son existence. D'ailleurs, l'homme s'appuie toute sa vie sur ce genre de "preuves". Par exemple, on ne peut jamais voir d'un coup d'œil les deux faces d'un même objet, et pourtant on le saisit sans difficulté.

En premier vient la création. C'est sur elle que Thomas a élaboré ses cinq "voies" classiques: le mouvement, l'ordre, la beauté et l'universelle contingence. Tout indique qu'il doit y avoir quelque chose de "premier", situé en dehors de la série des créatures. Augustin le dit de manière limpide: *"Interroge la beauté de la terre, interroge la beauté de la mer, interroge la beauté de l'air qui se dilate et se répand, interroge la beauté des étoiles... interroge tout cela. Tous répondent: regarde combien nous sommes beaux. Leur beauté est une profession de foi. Une beauté changeante, qui peut l'avoir produite sinon le Beau immuable ?"* (Sermon, 241, 2).

Mais c'est d'abord et surtout dans l'être humain lui-même qu'on peut découvrir Dieu. Il est ouvert à la vérité et à la beauté. Il est conduit par un radar moral infailible: sa conscience. Il est habité par une insatiable faim de bonheur. Il porte en lui un germe d'éternité, irréductible à la matière: son âme. En outre, il sait qu'il ne s'est pas appelé lui-même à la vie et qu'il n'est pas sa propre fin. Sa destinée se situe au-delà. Peut-elle être ailleurs qu'en Dieu lui-même, origine et fin de toutes choses ?

Mais il ne s'agit pas encore là d'un Dieu personnel. De cela aussi, l'homme peut prendre conscience, mais beaucoup plus difficilement. Et si c'est si tellement ardu, on comprend que Dieu lui-même se soit révélé et qu'il ait dit aux hommes qu'il existe et ce qu'il est. Les "preuves" de Dieu sont autant de voies ouvertes sur cette révélation divine: elles sont une expression de la faim d'un Dieu qui parle dans la Bible.

L'Eglise catholique est optimiste quant aux possibilités naturelles de l'homme. Son intelligence, don de Dieu, dispose d'un grand pouvoir, même si elle peut être affectée par des obstacles latéraux, à commencer par le péché qui obscurcit la pensée.

Comment parler de Dieu ?

"La sainte Eglise, notre mère, tient et enseigne que Dieu, principe et fin de toutes choses, peut être connu avec certitude par la lumière naturelle de la raison humaine à partir des choses créées..."(Concile Vatican I). Si tel n'était pas le cas, l'homme ne serait pas en mesure d'accueillir la révélation divine, puisqu'il n'aurait en lui-même un œil ouvert sur Dieu.

Ayant cette connaissance naturelle de Dieu, l'homme peut aussi parler de Lui avec des mots et des concepts empruntés à son propre langage. S'il en était autrement, le croyant serait totalement incapable de parler de Dieu et de religion avec des personnes qui croient ou qui pensent autrement que lui. Mais les mots humains sont limités, dès lors qu'il s'agit d'évoquer Dieu. Tous les mots et les concepts relevant de notre trésor linguistique, sont trop courts pour parler de Dieu. Nous ne pouvons décemment pas revêtir Dieu de nos pauvres mots. Il requerrait un costume coupé sur mesure. Mais nous devons nous contenter d'un *prêt-à-porter* disponible sur l'étagère, mais qui n'est jamais tout à fait séant.

Notre langage limité est pourtant juste. Ce qu'il exprime sur Dieu est fondamentalement exact bien qu'imparfait et flou. Nos discours sur Dieu sont balbutiants; ils doivent être purifiés de l'imaginaire et débarrassés des anthropomorphismes. Nous nous représentons Dieu à notre image et ressemblance alors qu'en fait, c'est juste le contraire qu'il faudrait faire. *"Entre le Créateur et sa créature, on ne peut voir de ressemblances sans ajouter que la différence entre eux est encore beaucoup plus grande"*(Concile de Latran IV). Thomas le dit encore plus nettement: *"Nous ne pouvons pas concevoir ce qu'est Dieu, mais seulement ce qu'Il n'est pas et comment tout le reste lui est lié"*(Somme contre les Gentils, I, 30).

La foi est donc bien un acte humain, mais très particulier. Accepter comme vérité ce qui n'est pas prouvé et "voir" l'invisible, est en effet "étrange" pour un être raisonnable. Et pourtant c'est ce que fait l'homme: il croit. Ne serait-ce pas que se tapit en l'homme quelque chose qu'un Autre y a déposé ? Quelque chose qui l'attire comme la limaille de fer attirée vers l'aimant, l'eau vers la mer, la fleur vers le soleil: c'est *"la pesanteur de la grâce"* dont parlait Simone Weil.

Pour prolonger la réflexion

1. Pourquoi crois-tu en l'existence de Dieu ? Qu'est-ce qui t'en écarte et qu'est-ce qui t'y incite ?
2. La création te dit-elle quelque chose de Dieu ? Où trouves-tu des traces de Dieu en toi ? Ou dans les autres ?
3. Ne nous représentons-nous pas Dieu de manière trop humaine ? Dans cette ligne, que signifie : Dieu est Père ? Dieu compatit ? Après réflexion, Dieu a renoncé à punir ? Nous sommes enfants de Dieu ? Dieu est providence et dirige toutes choses ?

DEVENIR ADULTE DANS LA FOI

IV. Écriture, tradition et magistère

Il est possible à l'être humain de désirer et de chercher Dieu. Mais il ne peut que difficilement y accéder par ses propres forces. Le chemin qui mène à la connaissance de Dieu est parsemé d'obstacles et longe de nombreux fossés. Notre seule faim de Dieu ne suffit pas à nous combler. Nous restons impuissants si Dieu ne nous rejoint pas.

Mais Dieu est venu, en toute liberté et sans nulle contrainte. Il n'avait pas besoin de l'humanité pour s'enrichir. Mais peut-être bien pour aimer. L'amour cherche à se faire proche. Que Dieu soit descendu parmi nous, cela reste un mystère profond et insondable que nous ne comprendrons jamais. Nous savons seulement que l'incarnation est un mystère de bienveillance et d'amour pur et gratuit. Dieu n'était ni obligé de nous créer ni, certainement, de nous aimer.

En parole et en acte

Dieu nous a rejoints en paroles et en actes, lesquels s'éclairent mutuellement. Les paroles de Dieu éclairent ses actes et ceux-ci confirment ses paroles. Ce faisant, Dieu applique une pédagogie qui, comme toute autre, choisit la progressivité. Non pas que Dieu ne pourrait tout réaliser d'un seul coup, mais parce que nous ne saurions tout recevoir en une fois. C'est pourquoi Dieu avance pas à pas au fil des siècles. Dieu s'achemine vers nous sur la longue route d'une histoire millénaire. Dieu a agi ainsi, dit Irénée, afin que Dieu et l'homme aient le temps de s'accoutumer l'un à l'autre: "Le Verbe de Dieu...a habité dans l'homme...pour habituer l'homme à recevoir Dieu, pour habituer Dieu à habiter dans l'homme"(*Contre les hérésies*, III.20.2).

Le premier acte révélateur de Dieu est la création. Ce n'est qu'ensuite qu'il va parler. Il offre son alliance à l'humanité, et d'abord à Noé. Cette alliance concerne toutes les nations de la terre et déborde largement le seul Israël. Jusqu'à la venue de Jésus, jamais Dieu n'a démenti cette alliance. L'amour divin s'est donc d'abord adressé à toute l'humanité, sans devenir caduc lorsqu'il a fait une alliance particulière avec Israël, le peuple élu. Cette première alliance dont l'arc-en-ciel était le signe, a connu de grandes figures comme Abel, Noé ou Melchisédech. Dans la nouvelle alliance en Jésus, cette alliance universelle est devenue définitive.

C'est avec Abraham qu'est inaugurée cette nouvelle alliance et, depuis lors, Dieu ne cesse de parler. Il se choisit un peuple comme porteur de ses paroles et témoin de ses hauts faits. Chaque fois que cette alliance risque de s'affaiblir sous l'effet du découragement ou du désespoir, Dieu envoie ses prophètes. Ils se dressent le long du "chemin de Dieu avec Israël" pour encourager, réorienter et corriger. En dernier lieu apparaît Jésus comme Parole dernière et accomplie, et comme acte définitif de Dieu: la mort et la résurrection du Christ. Chaque parole de Jésus est orientée vers ce mystère pascal qui authentifie toutes ses paroles. La pédagogie divine atteint ici son sommet. Le terme du voyage est atteint.

La révélation divine: un fleuve à deux bras

Et la suite ? Comment mener plus loin le fleuve de la révélation divine, tout au long de l'histoire et jusqu'à sa consommation ? La révélation divine ne constitue qu'un seul fleuve,

jailli d'une seule source: le don offert par Dieu dans le Christ. Ce fleuve poursuit sa route à travers à deux bras: la tradition et l'Écriture.

D'abord la tradition, la prédication vivante des apôtres. Elle précède tous les documents écrits. La tradition est première. Le christianisme est d'abord une prédication vivante faite par des apôtres vivants, avant de devenir une bibliothèque d'écrits offerts à des lecteurs. La tradition est d'ailleurs plus riche que ce qui a été repris dans la bible. Même après la mise par écrit, la source première de notre foi demeure la prédication vivante de l'Évangile par les successeurs des apôtres. Le contenu de notre foi se trouve d'abord dans la prédication vivante de l'Église, et ensuite seulement sur les rayons d'une bibliothèque. D'abord prêcher, ensuite écrire; écouter avant de lire. La parole divine fut d'abord dite, pour être ensuite écrite et imprimée. Nous ne sommes donc pas, à proprement parler, "une religion du livre", mais bien celle d'une personne vivante, le Christ, qui continue à parler dans ses témoins de chaque époque.

Il faut bien distinguer cette "grande tradition" guidée par l'Esprit, de toutes les "traditions mineures": théologique, liturgique, disciplinaire ou dévotionnelle. Celles-ci ne sont que des traductions, dans le temps et l'espace, de la grande tradition qui coule sans discontinuer entre les rives toujours neuves du temps et de l'espace. C'est pourquoi ces petites traditions sont tributaires et des lieux et des époques. Les "traditionalistes" tendent, bien à tort, à leur donner priorité sur la grande tradition.

Le magistère

Mais qui veillera à ce que le fleuve de l'Écriture et de la tradition garde sa juste orientation, ne s'ensablant ni ne débordant ? Cela ne peut se faire que par la force de Dieu, le Saint Esprit. Et où cette force va-t-elle prendre corps au fil de l'histoire ? Un magistère ecclésial est ici indispensable. N'est-ce pas Jésus lui-même qui a dit: "*Qui vous écoute m'écoute, qui vous rejette, me rejette*"(Lc, 10 16) ? Le magistère est le creux dans lequel les flots de l'Écriture et de la tradition coulent, sans se perdre, au long des siècles. De temps à autre, une écluse doit en régler le débit: ce sont les conciles ou d'autres formulations doctrinales décisives.

Mais le magistère n'est pas au même niveau que l'Écriture et la tradition: il ne constitue jamais un troisième bras du fleuve. "Ce magistère n'est pas au-dessus de la parole de Dieu, mais il la sert, n'enseignant que ce qui fut transmis, puisque par mandat de Dieu, avec l'assistance de l'Esprit-Saint, il écoute cette parole avec amour, la garde saintement et l'expose aussi avec fidélité, et puise en cet unique dépôt de la foi tout ce qu'il propose à croire comme étant révélé par Dieu"(VATICAN II, *Dei verbum*, 10).

Les dogmes

Une donnée de foi peut parfois être soit niée, soit faussée. Il faut alors une formulation condensée, qui rende de façon brève et substantielle, ce qui relève du contenu authentique de la foi. Ce sont les dogmes. Ils ont l'avantage d'être conceptuellement clairs, mais l'inconvénient d'appauvrir. Les dogmes sont des poteaux indicateurs: lisibles, ils n'ont pas la richesse existentielle d'une expérience religieuse vive. Le dogme d'après lequel le Christ est totalement homme et totalement Dieu (deux natures en une personne), est très clair au plan des concepts, mais il n'incitera pas celui qui y adhère, à l'aimer davantage.

"Il existe un lien organique entre notre vie spirituelle et les dogmes. Les dogmes sont des lumières sur le chemin de notre foi, ils l'éclairent et le rendent sûr. Inversement, si notre vie est droite, notre intelligence et notre cœur seront ouverts pour accueillir la lumière des dogmes de la foi"(*Catéchisme de l'Eglise catholique*, 89)

Tous les dogmes ne touchent pas d'aussi près à la colonne vertébrale de notre foi: il y existe entre eux un ordre ou une hiérarchie. La divinité du Christ est bien plus centrale que la foi en l'existence du purgatoire.

Le "sens de la foi" de l'Eglise et la croissance dans la foi

Tous les fidèles ont reçu l'onction du Saint Esprit lors de leurs baptême et confirmation. Cet Esprit les guide vers la vérité toute entière. Un profond "sens de la foi" habite l'Eglise, ses guides et le peuple. C'est pourquoi le Concile affirme: "La collectivité des fidèles... ne peut se tromper dans la foi; ce don particulier qu'elle possède, elle le manifeste par le moyen du sens surnaturel de la foi qui est celui du peuple tout entier, lorsque, 'des évêques jusqu'aux derniers des fidèles laïcs', elle apporte aux vérités concernant la foi et les mœurs un consentement universel"(*Constitution sur l'Eglise*, 12).

Bien qu'on ne puisse rien ajouter à la révélation divine, nous pouvons néanmoins croître dans la compréhension de la foi. Et cela grâce, d'abord à la contemplation des vrais croyants et au travail de théologiens profondément religieux. Mais cet approfondissement de la foi est aussi le fruit de la riche expérience intérieure des saints qui ont développé une affinité de cœur avec le spirituel. Songeons à la "petite voie" de Thérèse de Lisieux, qui a si intensément vécu la pensée de Paul sur "la grâce et les œuvres": "*Ce ne sont pas les œuvres qui nous justifient, mais la foi*". Il faut ajouter enfin la prédication de ceux qui possèdent le charisme de vérité, en particulier les évêques, successeurs des apôtres.

Nous ne puisons pas en nous-mêmes le contenu de la foi: il vient de Dieu. Mais le chemin suivi par lui s'appelle tradition, Ecriture et magistère. "Il est ... clair que la sainte Tradition, la sainte Ecriture et le magistère de l'Eglise, par une très sage disposition de Dieu, sont tellement reliés et solidaires entre eux qu'aucune de ces réalités ne subsiste sans les autres, et que toutes ensemble, chacune à sa façon, sous l'action du seul Esprit-Saint, contribuent efficacement au salut des âmes"(VATICAN II, *Dei verbum*, 10).

Pour prolonger la réflexion

1. T'arrive-t-il parfois de lire l'Ecriture en dehors de la liturgie ? Qu'est-ce qui t'en empêche ? Que lis-tu de préférence ?
2. Comment te sens-tu par rapport au magistère ? En difficulté ? Pourquoi ?
3. Actuellement, les dogmes sont souvent identifiés au "dogmatisme". Pourquoi ?

DEVENIR ADULTE DANS LA FOI

V. Pouvons-nous encore nous fier à la Bible ?

Une époque de doutes

Au cours des dernières décennies, le doute a envahi bien des chrétiens: la Bible est-elle crédible ? Tout ce qu'elle raconte est-il digne de foi ? Son contenu est-il bien historique ? Jusqu'il y a un siècle à peine, il n'y avait pas de problème et on acceptait tout à la lettre. Mais nous nous trouvons aujourd'hui à l'extrême opposé, avec la question: y a-t-il encore quelque chose de vrai ? Après un attachement excessif à la lettre, tout est désormais soupçonné de n'être que figures et symboles. Même dans la communauté chrétienne flottent désormais un scepticisme généralisé et le lourd soupçon que rien dans la Bible ne serait crédible. Alors que jadis le doute ne hantait que quelques exégètes, il s'est aujourd'hui généralisé.

On sait depuis longtemps que la création ne s'est pas effectuée en six jours: la première page de la Bible ne répond pas à la question de savoir comment la création s'est exactement déroulée. Mais elle traite bien, par contre, du "par qui" et du "pourquoi". Même les évangiles se contredisent parfois. Matthieu dit que c'est le centurion lui-même qui s'est adressé à Jésus, alors que Luc prétend qu'il lui a envoyé ses serviteurs. Et s'agissait-il d'un esclave malade ou de l'enfant de l'officier ? La difficulté se corse en ce qui concerne les apparitions de Jésus après sa résurrection: Luc les place à Jérusalem, d'autres au bord de la mer de Galilée.

Toutes ces interrogations sur l'historicité ont conduit certains à affirmer péremptoirement qu'aucune certitude n'est possible. Mais, ajoutent-ils avec Bultmann, ce n'est pas nécessaire. Nous n'aurions pas besoin du Christ historique pour accéder à la foi. A son propos, nous ne savons rien, et peu importe: nous avons le Christ de la foi, et cela suffit. Une telle position est évidemment indéfendable: le Christ ne peut se réduire à une idée. La foi chrétienne a toujours affirmé qu'elle ne se fonde ni sur un mythe ni sur une philosophie. Le christianisme prétend à juste titre qu'il prend solidement appui sur le socle de faits. S'il n'en était pas ainsi, le christianisme ne serait pas différent de tant d'autres religions ou de sagesses humaines. Le christianisme perdrait alors une importante originalité: le fait d'être une religion historique.

Mais il est exact que tous les fidèles et chaque simple croyant ne peuvent pas toujours rendre raison de la véracité de la Bible. Pour ce faire, des experts sont disponibles et nécessaires. Pourtant, il est bon que chaque chrétien ait quelque idée de la fiabilité globale des sources auxquelles il peut nourrir sa foi. La question reste donc actuelle: l'Écriture n'est-elle qu'un recueil de précieux récits légendaires ou bien relate-t-elle aussi des faits historiques ?

Ne pas tout réduire à l'histoire, mais s'abstenir de généralisations

Avant tout, le chrétien doit se rendre compte de ce que la Bible n'est pas un livre, mais bien toute une bibliothèque contenant des ouvrages de genres très différents: histoire, textes législatifs, poésie, sagesse, proverbes, prophéties, développements doctrinaux, témoignages de croyants... C'est l'Ancien Testament surtout qui propose des genres et des styles très variés. Dans les évangiles, nous trouvons des témoignages historiques, mais ceux-ci ne visent pas seulement ni d'abord à décrire avec précision tout ce qui est arrivé. Ils n'en sont pas moins fiables pour autant. Mais ils abordent tout du point de vue de la foi et ils cherchent à éveiller et à soutenir celle-ci. Les faits que rapporte un évangile, sont au service d'une prédication qui veut inciter à la conversion et à la foi au Christ.

Mais le chrétien doit aussi s'abstenir de généraliser: ce n'est pas "tout ou rien". On dit bien trop facilement: "Certaines choses ne sont pas historiques, il n'y a donc rien, dans la Bible, qu'on puisse considérer comme historique". Non! Chaque passage de la Bible doit être examiné pour lui-même. Les généralisations sont tout aussi peu scientifiques et injustifiées que de tout considérer béatement comme historique.

Une abondante documentation ancienne

Nous ne disposons plus des manuscrits originaux de la Bible. Les manuscrits de Luc et de Matthieu ne nous sont plus accessibles mais, par contre, nous disposons de très anciens manuscrits, plus vieux encore que ceux de beaucoup de grands auteurs antiques. Deux passages de la passion selon Jean nous sont parvenus dans un document antérieur à 150. Et il existe deux textes complets du Nouveau Testament qu'on peut dater entre 314 et 340. Moins de trois siècles se sont donc écoulés entre la mise par écrit des évangiles et les textes complets que nous lisons aujourd'hui. Ce laps de temps peut sembler long, mais faisons quelques comparaisons: les tragédies du dramaturge grec Euripide ne nous sont accessibles que dans une copie effectuée 1600 ans plus tard; pour Sophocle et Eschyle, il faut compter 1400 ans, tandis que les dialogues de Platon ne nous sont parvenus que par des documents réalisés 1300 ans après la mort de l'auteur. Quant aux poèmes du romain Virgile, ils ne nous sont connus que par des copies effectuées 400 ans plus tard. Le texte du Nouveau Testament est donc bien plus ancien que celui de tous les autres écrivains. Il est donc d'autant plus fiable. Même la quantité des copies des évangiles est impressionnante: il n'en existe pas moins de 2500, dont 40 remontent à plus de mille ans. Par comparaison, ces chiffres sont nettement supérieurs à ceux relatifs à d'autres grands écrivains de l'antiquité.

Les auteurs: qui et quand ?

Les textes apparaissent tout à fait crédibles. Quand on les examine de près, ils fournissent en outre bien des renseignements sur leurs auteurs eux-mêmes. Comme le veut la tradition, Luc semble avoir été médecin. Lorsqu'il relate des guérisons, il emploie des termes techniques inconnus des autres évangélistes. Il fut certainement aussi un compagnon de Paul lors de ses déplacements. Dans les Actes, Luc emploie tout à coup le pluriel: le "nous" qui désigne Paul et lui-même. Il semble bien avoir composé le troisième évangile et les Actes, tandis que sa théologie présente beaucoup d'affinités avec celle de Paul. A propos de Marc, on sait qu'il fut en contact avec Pierre. Il évoque à trois reprises le reniement de ce dernier. Il ne cherche donc pas à le ménager. Mais Marc parle aussi du rôle important de Pierre, de sa foi et de sa "primauté". Dans les lettres de Paul, on peut suivre l'évolution de sa pensée. On peut en conclure que l'épître aux Hébreux n'est pas de sa main, car ni son style raffiné ni son vocabulaire ne sont pauliniens.

D'après la plupart des exégètes, la rédaction finale des évangiles tels que nous les possédons, daterait d'environ trente à quarante ans après les événements de la mort et de la résurrection de Jésus. Mais bien des choses ont précédé cette version. Il y eut auparavant des "recueils" qui ont circulé, contenant des paroles, des discours et des miracles de Jésus. S'ils n'avaient pas existé, on s'expliquerait mal que les trois premiers évangélistes présentent certains faits ou paroles presque littéralement dans les mêmes termes. Ils devaient avoir ces "recueils" sous les yeux. Mais par ailleurs, ils ont parfois fait montre de liberté. Car ils écrivent pour leurs communautés, chacune ayant ses propres centres d'intérêt. Matthieu, par exemple, vit dans une communauté de judéo-chrétiens: il abordera donc plus souvent le rôle des juifs. Par

contre, Jean écrit alors que les chrétiens avaient été exclus des synagogues par les juifs: il leur manifeste dès lors moins de sympathie et il souligne avec insistance leur attitude négative par rapport à Jésus. Le plus ancien évangile semble bien être celui de Marc, qui ne semble pas avoir connu la chute de Jérusalem en 70 ou la persécution des chrétiens par l'empereur Néron en 64-65. Mais certains émettent des doutes à ce propos.

Peut-on aussi se fier aux témoins ?

Cette question comporte deux aspects: étaient-ils bien informés ? étaient-ils honnêtes ?

Les évangélistes sont familiers des moeurs et des habitudes de l'époque de Jésus. Ils connaissent tant le pèlerinage à Jérusalem que devait faire un garçonnet de douze ans, que les pèlerinages que tous doivent y effectuer lors des grandes fêtes. Ils savent que la route qui mène de Jérusalem à Jéricho, est déserte et qu'elle est rendue dangereuse par la présence de brigands. Ils savent comment on lisait l'Écriture dans la synagogue et que des juifs ne peuvent pénétrer dans des demeures de païens. Ils connaissent aussi le caractère de nombreux personnages, comme la cruauté d'Hérode le Grand qui tua plusieurs de ses femmes. Ils savent que Pilate était procureur de Judée et que Hanne avait un rôle important au sein du Sanhédrin, alors même qu'il n'était plus grand-prêtre. Ils connaissent encore le dédain des Juifs envers les Samaritains, les débats entre Pharisiens et Sadducéens, ainsi que les attentes de la venue prochaine du Messie au temps de Jésus. Les évangélistes sont bien informés.

Sont-ils honnêtes ? N'ont-ils pas enjolivé les paroles et les actes de Jésus afin de les valoriser ? On ne peut nier que les textes évangéliques ont été écrits à la lumière de la foi pascale, dans des communautés qui relisaient tous les faits sous cet angle. Dès lors, les évangélistes n'ont-ils pas harmonisé les paroles et les actes de Jésus d'avant Pâques, avec ce qui s'est passé après la Résurrection, par exemple en amplifiant ce que Jésus avait dit lors de sa vie publique ? Jésus aurait-il pu dire avant l'Ascension: "... les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit"(Mt., 28 19) ?

Il est clair que les évangélistes ont parfois mis dans la bouche du Jésus d'avant Pâques des formulations plus tardives. Ce qui n'a rien de malhonnête, car ces paroles restent vraies. Les évangélistes ont anticipé certaines paroles. Cela nous arrive aussi lorsque nous figeons les paroles d'un défunt.

Par ailleurs, nombreux sont les textes qui plaident en faveur de l'authenticité: on peut les attribuer à Jésus lui-même. Il appelle Dieu son Père (abba, papa), ce qu'aucun juif n'aurait oser faire. Un "rabbi" juif ne choisit pas ses disciples, mais c'est au contraire eux qui le choisissent. Jésus a fait exactement l'opposé: il a lui-même choisi ses disciples. Les "rabbis" interpellent les pécheurs et ne vont sûrement manger chez eux, comme le fit Jésus. En outre, les textes n'ont rien de légendaire: leur style est simple, direct et très personnel: Jésus est présenté comme un serviteur, un berger ou un ami des enfants et des pauvres. Mais par ailleurs, Jésus parle avec une singulière autorité : "*Je suis le chemin, la vérité et la vie*" ou "*Dans la loi de Moïse, il est écrit, mais moi je vous dis...*"

Peut-être les évangélistes ont-ils enjolivé les textes, mais pas au point de les déformer ou de les rendre incroyables. Car ils rapportent aussi des choses qu'ils n'ont certainement pas idéalisées: Jésus fut tenté; il dit qu'il ignore quand viendra la fin; il vit une pénible agonie à Gethsémani; il semble abandonné sur sa croix... Même le portrait des disciples n'est pas toujours très flatteur: Pierre renie Jésus par trois fois; Jean et Jacques se montrent arrivistes et

se disputent la première place; tous les disciples s'enfuient lors de l'arrestation de Jésus. Presque rien ne nous est parvenu au sujet de l'enfance de Jésus, une période qui occupa pourtant les neuf dixièmes de sa vie. C'est néanmoins un âge qui intéresse toujours les récits légendaires. Le "comment" et le "quand" de sa résurrection ne sont décrits par aucun des quatre évangélistes. Leur fiabilité ressort encore plus lorsqu'on compare leurs témoignages avec le luxe de détails dont foisonnent les évangiles apocryphes à propos de la résurrection. Ces apocryphes sont des récits tardifs, de style romanesque, qui visent à enrichir l'imagination. L'Eglise ne les a donc jamais reconnus, même s'ils ont encore aujourd'hui leurs défenseurs.

Pour prolonger la réflexion

1. A quel passage des évangiles vont vos préférences ? Pourquoi ?
2. Quelle parole de Jésus utilisez-vous le plus volontiers parce qu'elle vous semble la plus belle ?
3. Quelle est votre parabole préférée ? Pourquoi ?

DEVENIR ADULTE DANS LA FOI

VI. Que faut-il croire à propos des miracles ?

Les miracles sont utiles mais non contraignants

Les miracles de Jésus servent d'argument classique en faveur de la foi en Lui. Si, dans les évangiles, les miracles mènent souvent à la foi, ce n'est pourtant pas la règle générale, puisqu'il arrive que la foi précède le miracle. Mais une chose est sûre: il est arrivé à Jésus d'accomplir certains miracles afin de convertir les foules. Et les miracles constituent une pièce solide de l'apologétique traditionnelle.

Mais il n'en demeure pas moins que l'acte de foi repose en fin de compte sur les grâces divines et sur notre volonté libre. Pas plus aujourd'hui qu'hier, il ne peut jamais se réduire à une conclusion qui s'imposerait à partir d'un miracle antérieur. Mais il reste néanmoins indiscutable que Jésus a lié sa prédication à des gestes miraculeux, guérisons et exorcismes. Quelle peut bien en être la signification ?

Les miracles des évangiles ?

Au siècle dernier, certains exégètes estimaient de bon ton de dire que tous les miracles évangéliques n'étaient qu'un tissu de légendes. Seuls le procès de Jésus et le récit de sa passion pouvaient prétendre à quelque historicité. Le reste n'était que des épices que les évangélistes avaient ajoutées avec prodigalité et imagination, pour rendre le plat plus appétissant. Qu'en penser ?

Il est hors de doute que les miracles tiennent une place considérable dans les évangiles, surtout chez Marc. Ce dernier aime les récits pittoresques: 11 % de son évangile sont composés de récits de miracles et, dans les chapitres 7 à 10, cette proportion s'élève à 47 %. Jean rapporte six miracles dans ses onze premiers chapitres, miracles qui fournissent toujours l'occasion d'une longue catéchèse. C'est d'ailleurs ainsi que procède souvent Jésus: sa prédication commence par une guérison ou un exorcisme. L'enthousiasme initial en Galilée ne peut guère s'expliquer indépendamment des miracles. Matthieu construit son évangile d'après un schéma où se succèdent prédications et miracles: c'est ainsi que ses chapitres 5 à 7 sont consacrés à un enseignement immédiatement suivi par des miracles aux chapitres 8 et 9. Chez Jean, il en va autrement: Jésus commence par guérir l'aveugle-né avant de donner une ample catéchèse où Il se présente comme la Lumière du monde. D'abord la multiplication des pains, puis le discours sur le Pain vivant descendu du ciel.

Dans leur propre prédication, les apôtres se réfèrent spontanément aux miracles de Jésus. Ses adversaires eux-mêmes (Hérode, les Pharisiens et les scribes) ne songent pas à en discuter l'authenticité, sans admettre pour autant qu'ils puissent fonder son autorité.

Les miracles ne peuvent donc pas être détachés des évangiles sans que toute leur structure en soit démantelée.

Mais sont-ils authentiques ?

Il n'y a pas de doute que les évangiles rapportent des miracles. Mais sont-ils vrais ?

Les actes miraculeux de Jésus ont le même style que ses paroles. Il parle simplement, sobrement et avec autorité. Il en est exactement de même pour ses miracles: il lui suffit souvent d'un seul mot, et Il déclare avec autorité; "*Je te le dis... lève-toi!*" Ses miracles sont aussi délicats que ses paroles: jamais Il n'accomplira un miracle violent, alors même que les disciples Lui demandent de faire tomber le feu sur les villes corrompues de Samarie. Il ne fait pas davantage de miracle à son propre avantage ou pour se mettre en évidence. Cela se passe toujours dans un contexte religieux et il Lui arrive souvent d'appeler le malade à la conversion. Il ne veut pas non plus en tirer quelque profit que ce soit, ou s'en servir pour accroître son prestige: au contraire, Il demande souvent qu'on observe le silence.

Ce qui frappe, par contre, c'est qu'Il accomplit les miracles en son propre nom: "*Je vous dis...*". Les prophètes n'ont jamais fait pareille chose: ils en appellent à Dieu pour qu'Il accomplisse le miracle. Plus tard, les apôtres feront de même: ils agissent en se réclamant du nom de Jésus.

On ressent parfois une difficulté devant le fait qu'un même fait miraculeux soit rapporté de deux manières, avec des détails différents. Voilà qui plaide pour sa fiabilité ! Si tout était identique, jusqu'au moindre détail, ce serait souvent le signe que les récits ont été alignés l'un sur l'autre. Il est d'ailleurs notoire que lorsque deux personnes ont vécu un même événement, elles ne racontent jamais les faits exactement de la même manière.

Mais le principal argument en faveur de l'authenticité est que, si on devait éliminer les miracles, toute la vie de Jésus en deviendrait incompréhensible. Bien des faits seraient alors inexplicables. Par exemple, comment expliquer l'enthousiasme des premiers mois passés en Galilée si rien d'exceptionnel ne s'y était passé ? Comment les foules pourraient-elles dire: "*Celui-ci est bien le prophète qui devait venir...*" ? Comment auraient-elles voulu le couronner comme roi si le miracle des pains n'avait pas eu lieu ? Comment le Sanhédrin pouvait-il décider d'exécuter Jésus parce que tout le peuple se mettait à sa suite, sans le miracle de la résurrection de Lazare ? Celui qui nie l'authenticité des miracles, bouleverse la logique des évangiles et ne peut plus comprendre les autres paroles et gestes de Jésus.

La croyance aux miracles relève-t-elle d'une autre époque ?

A propos des miracles, d'autres éléments encore font difficulté à certains. Dieu peut-Il intervenir dans le corps ? On admet qu'Il influence le cœur, mais le corps ? Un miracle ne s'explique-t-il pas tout simplement par la psychosomatique qui montre que le psychisme influence le corps. Dieu n'aurait rien à faire là dedans.

D'ailleurs, la croyance aux miracles n'est-elle pas préscientifique ? Comment Dieu pourrait-il interférer avec un cosmos qu'Il a lui-même créé ? Devrait-Il encore et toujours corriger son oeuvre (divine) ? Dieu n'est quand même pas un stagiaire ? D'ailleurs, un tel Dieu ne ressemble que trop à un apprenti prestidigitateur. Exégète protestant du siècle passé, R. Bultmann se contentait d'affirmer que tout le Nouveau Testament devait être émondé de ses mythes et légendes. Il plaidait pour une démythologisation radicale. Mais plutôt que d'être fondée sur une exégèse rigoureuse, cette interprétation se basait sur un présupposé philosophique, à savoir que les miracles sont *a priori* impossibles.

Il y a d'autres objections encore contre l'idée que Dieu puisse faire des miracles. Dieu est un créateur, et non un joueur de quilles à redresser constamment, parce que retombant sans qu'Il le veuille. Mais les lois de la nature sont fixes: Dieu l'a voulu ainsi. D'autre part, la vie avec un tel Dieu serait comme une loterie où seuls quelques privilégiés gagneraient le gros lot. Et pourquoi pas les autres ? Si Dieu est capable de faire des miracles, comment se fait-il que règne encore toujours la faim dans le monde ? N'est-il pas capable de multiplier les pains ! Pourquoi la maladie et la douleur existent-elles encore ? Si Dieu est Dieu, il doit pouvoir créer un monde sans devoir à recourir sans cesse à des "retouches".

D'ailleurs, si c'est Dieu qui réalise les miracles, ceux-ci sont bien trop banals que pour pouvoir provenir de Dieu: a-t-on jamais entendu qu'une toute nouvelle jambe aurait poussé chez quelqu'un ? Anatole France disait cyniquement à Lourdes: "Plutôt que toutes ces béquilles suspendues, je préférerais voir un jour une jambe de bois!". Enfin, on dit qu'un temps viendra où tous les miracles seront expliqués naturellement par la science. Je ne croirai aux miracles, disait E. Renan, que s'il s'en produit un en laboratoire, dans de strictes conditions d'observation, et s'il peut ensuite être reproduit. Alors seulement, ils pourraient être admis par la science.

Et en outre, avons-nous vraiment besoin de miracles pour croire ? La foi ne repose quand même pas sur eux ! Jésus lui-même leur accordait-Il tant d'importance ? Et pourquoi ses miracles n'ont-ils pas converti tout le monde, puisque, même devant eux, de nombreux témoins demeuraient incrédules.

Que répondre ?

Dieu n'a pas nul besoin d'enfreindre les lois de la nature pour faire un miracle et prouver qu'Il existe. Il y a un autre niveau que l'ordre physique de la nature: le monde de l'esprit. Ainsi, l'amour a-t-il un rapport avec des réactions physiologiques, mais celles-ci n'épuisent pas l'essence de l'amour. Dieu n'a pas besoin d'agir à l'encontre de la nature, mais à travers elle ou au-dessus d'elle. Il peut aussi intervenir en utilisant des forces naturelles qui normalement n'agiraient pas. Une soudaine impulsion vitale serait-elle incapable de régénérer un corps ?

"J'aurais attendu de Dieu des choses plus spectaculaires", dit quelqu'un. Mais Dieu est discret et ses miracles sont rarement spectaculaires. B. Pascal disait que Dieu préfère se dissimuler. *"Dieu donne assez de lumière pour qui ne veut pas croire; Il donne assez d'obscurité pour qui le veut"*. C'est bien pourquoi les miracles n'excluent pas la nécessité de croire. Ils ne sont pas plus de la magie que Dieu n'est un prestidigitateur.

Les miracles se situent dans la ligne de l'incarnation: Dieu rejoint le monde, mais presque sans être vu. Même révélé, il reste le *"Dieu caché"* (Jér.). En définitive, la résistance aux miracles provient de l'incapacité de croire *"que le Verbe s'est fait chair"*. Si Dieu peut s'incarner, il peut aussi réaliser d'autres miracles, se relever d'entre les morts et nous faire ressusciter corporellement. Il peut se rendre présent dans le pain et le vin lors de l'eucharistie. Tout dépend d'une seule chose: l'incarnation. En réalité, c'est à Noël que tout est déjà arrivé.

Le vrai sens des miracles

Les miracles ne produisent pas la foi, pas plus qu'ils n'y contraignent. Croire reste l'œuvre conjointe de la grâce souveraine de Dieu et de notre libre consentement. Alors, à quoi peuvent-ils bien servir ?

D'abord à nous montrer que le Christ est présent et qu'Il nous accompagne au fil du temps. Nous sommes encore toujours comme les disciples du Baptiste, qui demandaient: "*Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ?*" Et aujourd'hui même, Jésus nous répond, toujours dans les mêmes termes: "*Allez dire à Jean ce que vous entendez et voyez: les aveugles voient...*". Il n'en est pas autrement aujourd'hui qu'au temps de Jésus: la foi des disciples naît après le miracle de Cana, tandis que l'évangéliste Jean s'étonne qu'ils ne croient pas alors qu'ils ont vu tant de signes (Jn, 12 37-42). Pierre lui-même affirme dans sa première prédication que Jésus a été "accrédité" par ses miracles (Ac., 2 22-24)

Mais les miracles accomplis par Jésus sur les corps pointent bien plus loin: ils signifient la guérison de l'âme et de l'esprit. En ce sens, les miracles sont comme des anticipations des sacrements: ici aussi le corps est touché (baptisé, oint, nourri) pour signifier la grâce intérieure que Dieu offre par son Esprit.

Enfin, les miracles sont aussi l'anticipation de la guérison dernière, encore à venir, de l'être humain et du cosmos. Car il viendra, le temps où Jésus ne se limitera plus à dessiller les yeux, à redresser les paralytiques et à ressusciter des morts, mais où Il fera toutes choses nouvelles. C'est alors qu'advient la "guérison" plénière et définitive. Les miracles illustrent le "déjà là", mais un "déjà là" encore inchoatif. Les miracles nous maintiennent debout sur le tremplin de l'espérance. Ils donnent ou restaurent partiellement la vie. Mais un jour se déchaînera la "tornade" de vie qui est dans le Christ et qui mettra fin au "règne de la mort".

Pour prolonger la réflexion

1. Trouvez-vous les miracles utiles à la foi ?
2. Quel récit évangélique de miracle préférez-vous ?
3. Que penser des miracles de Lourdes ? Depuis 1864, l'Eglise n'a reconnu comme miraculeuses que 64 guérisons (sur plus de 2000 médicalement prouvées).

La science ou la foi : qui remporte le duel ?

Certains affirment qu'un jour la science et la technique rendront la foi superflue. Contre cette vision étriquée, le Cardinal rappelle que la foi garde sa pertinence, et plaide pour une complémentarité entre science et foi.

On entend parfois des gens qui affirment calmement qu'un jour viendra où la science et la technique rendront la foi superflue. On pourra alors bien vivre et penser sans avoir à croire. La page de la foi sera tournée, car la raison expliquera tout, tandis que la technique accomplira tout à la perfection. Dans ce contexte, à quoi bon Dieu, la foi et l'Eglise ? Ils deviennent peu à peu des vieux paletots à pendre au portemanteau. Même en seconde main, ils ne trouveront plus amateurs. Ira-t-on jusque là ?

La science dépouille la foi de sa pertinence

1. Le désenchantement

C'est à la foi que nos ancêtres rattachaient d'ordinaire l'inexplicable : les catastrophes naturelles étaient autant de châtiments divins et une moisson abondante constituait une récompense. Dieu réglait le cours des événements, mesurant la récompense ou la sanction méritée par nos actes. Il restait pourtant encore bien des choses totalement inexpliquées, comme, par exemple, la souffrance d'un innocent. Mais on remisait cela dans le livre des mystères divins. Le *pourquoi* apparaîtrait bien un jour.

Aujourd'hui, la situation est tout autre : à propos de bien des événements et des choses, nous connaissons tant le *comment* que le *quoi*. Un très grand nombre de réalités sont désormais scientifiquement explicables et techniquement contrôlables. Si ce n'était pas encore le cas, cela viendra bien un jour ou l'autre.

Même pour les maladies et les autres maux, on ne s'adresse plus à Dieu et à ses saints bien-aimés pour qu'ils nous libèrent des *mauvais esprits*. Nous avons repéré les coupables : les virus et les microbes. Et si on veut guérir, on préfère aller en pèlerinage chez le pharmacien le plus proche. Jupiter ne se cache plus derrière chaque orage : il a passé la main aux météorologistes. Le temps qu'il fait n'est plus un outil entre les mains divines. Pour les troubles psychiques, nous disposons d'une autre adresse encore : celle des psychologues et des psychiatres. L'âme n'est plus peuplée d'habitants ou d'esprits maléfiques.

Les loisirs et le temps libre sont en grande partie dissociés des fêtes religieuses : le calendrier est désacralisé. La culture sécularisée a pris les fêtes en charge, et c'est elle qui fixe l'alternance du travail et du repos. Nous nous relaxons autrement que grâce à la religion. Toutes les vacances ont reçu un nouveau nom, tandis que la pression sur le dimanche ne cesse de s'accroître.

Mais l'élément principal est que désormais le sens de la vie est recherché à l'intérieur même de cette vie-ci : le bonheur est ici ou nulle part. Il n'est plus réservé pour après la mort. Ce dernier bonheur peut venir par surcroît, mais beaucoup n'en éprouvent plus le besoin. Quoi qu'il en soit, le séjour terrestre ne sert plus à s'entraîner à mériter *son* ciel. C'est ici-bas que tout se décide. Et le poids du confort pèse ici si lourd que nous préférons ne plus tendre les bras vers le ciel.

2. Mais plus est en jeu

En ville, les gens vivent de plus en plus rapprochés les uns des autres. Le contact réciproque direct, humain et chaleureux devient malaisé. Ce refroidissement des relations interpersonnelles a un impact sur notre rapport à Dieu : il perd son *nom propre* et il devient

quelque chose de neutre. Ainsi en va-t-il aussi entre les personnes : les noms et, en particulier, les prénoms disparaissent. Les rues et les numéros des maisons sont bien plus pratiques.

Les étoiles se discernent encore à peine au-dessus des éclairages éblouissants de nos villes : l'espace lui-même a perdu son mystère. Il regorge de satellites. Qui contemple encore l'univers, sinon lors d'un bref accès de romantisme ? L'immensité nous observe par les yeux de mille froids satellites.

Le silence n'existe presque plus : se retrouver paisiblement seul devient une denrée rare. Le bruit est omniprésent, tandis que le cosmos bourdonne d'ondes électroniques. Il devient alors plus difficile de réfléchir, de prier ou de se rapprocher de soi-même et de Dieu. Il y a trop de bruits : *Le bruit est rarement bon et le bien fait peu de bruit* (François de Sales). La rapidité avec laquelle tout se passe, rend presque impossible la prise de distance et la réflexion. Ce qui mesure le temps n'est plus la patiente horloge de la chambre de séjour. Ce n'est pas davantage le rôle de l'âme.

Tous les tissus se sont peu à peu effilochés : le social, le culturel et le religieux. Les mailles du filet se sont élargies au point qu'elles ne peuvent plus que difficilement retenir quelqu'un. Les liens sont rompus, en partie aussi parce que les êtres humains mènent une vie nomade. Ils déménagent à tout bout de champ, aussi bien dans l'espace que mentalement. Religieusement aussi. Il reste si peu de temps pour enfoncer ses racines quelque part : notre biotope se nomme *partout* et donc *nulle part*.

Et pourtant, la foi garde et accroît sa pertinence

Les sciences positives ne combattent pas la foi : elles la purifient, séparant le vrai métal de ses scories. Notre dépôt de foi n'est jamais transmis totalement pur : le fruit est dans une écorce qu'on détache peu à peu. L'opération est salutaire et nécessaire, encore que très délicate. Celui qui l'arrache trop brusquement risque d'endommager le fruit. Qu'on songe au récit de la création en six jours, d'après la Genèse. Les jours appartiennent à l'écorce (le récit), mais non au message. Avec sa théorie du *Big Bang* ou sa doctrine de l'évolution, la science s'est en effet depuis longtemps approprié la question du *comment*. Et à juste titre. Mais la simple question du *pourquoi* de l'existence des choses reste entièrement ouverte. C'est le domaine de la foi. Le processus de purification est donc salutaire.

Par ailleurs et pour sa part, la foi exerce aussi un effet correcteur par rapport à la science. La foi reproche à la science de ne pouvoir se déployer qu'après avoir ramené la réalité à son seul aspect quantitatif. C'est une réduction et c'est aussi une limite, en particulier dans les sciences positives. Mais ce n'est qu'au terme de cette réduction que la réalité est utilisable par la science : seule une réalité mesurable peut être expliquée et maîtrisée par la technique. La fièvre peut certes être appréciée exactement grâce au thermomètre, mais celui-ci ne révèle pas combien il est inconfortable et pénible d'être malade. En outre, la foi rappelle constamment que les scientifiques travaillent sur des hypothèses toujours soumises à vérification et à changement. La foi et la science entretiennent donc entre elles une relation humble et loyale.

Mais c'est aussi un fait que la science nous libère de bien des angoisses et qu'elle nous ouvre bien des possibilités. Si on y consent, elle aide à passer d'une prière de demande, souvent envahissante, à une prière d'adoration et d'action de grâce. Un espace se libère ainsi pour remercier Dieu, y compris pour la science elle-même.

Grâce aux prouesses techniques, de vastes plages de temps libre deviennent disponibles. On peut les consacrer aux vacances, aux voyages, à la lecture et à la détente. On peut aussi en user pour prendre distance, réfléchir et prier. Il y a un siècle, il était impossible de faire une retraite ou un week-end de réflexion. Ce n'est plus le cas maintenant, et on en profite. Se retirer dans le silence n'est plus l'apanage de quelques-uns. Cela s'est démocratisé.

Un seul mur reste infranchissable malgré tous ces progrès : le mur de la souffrance et de la mort. Certes, il recule de plus en plus grâce aux avancées de la médecine et de ses techniques.

Nous disposons de davantage de moyens pour préserver, améliorer et prolonger la vie ; mais le dernier ennemi, la mort, ne cède pas. Bien sûr, elle est scientifiquement explicable puisque les cellules ne sont pas éternelles. Mais son *pourquoi* n'en est pas éclairci pour autant. Tout ces progrès n'ont pas toujours contribué à ce que nous ayons plus de raisons et de joie de vivre. Le nombre croissant de suicides pointe dans une autre direction.

Le désenchantement du cosmos, de la terre et de l'espace est un fait. Il y a longtemps déjà que la Bible le savait : *Les cieux sont les cieux du Seigneur, mais la terre, il l'a donnée aux hommes* (Ps 115 16). Le regard techno-scientifique sur le monde n'a pas le monopole de l'approche de la réalité. Il y a aussi la contemplation, menant à la louange et à l'action de grâce. En sus de la curiosité et de la passion manipulatrice, il y a place pour la louange et le remerciement. Paul VI avait demandé que lors des premiers pas sur la lune, on récite le psaume 8 : *A voir ton ciel, ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu fixas, qu'est donc le mortel, que tu t'en souviennes, le fils d'Adam, que tu le veuilles visiter ?* (Ps 8, 4s). Le 19 juillet 1969, Amstrong et Aldrin ont gravé ce texte sur la hampe du drapeau américain planté sur le sol lunaire.

La désacralisation dégrossit la nature et en dévoile la vérité profonde : elle est une réalité créée qui n'héberge ni divinités ni forces mystérieuses. Selon la parole de la Genèse, elle est confiée à l'être humain. Dieu lui dit : *Peuple la terre et soumetts-la...* (Gn 1). La nature ne se dépouille que de ses faux mystères. Il n'y a plus aucune raison de punir Prométhée parce qu'il a risqué de gravir l'Olympe pour dépouiller les dieux. L'Olympe est vide.

Mais le désir de comprendre et de maîtriser peut devenir sauvage et gourmand. Même désensorcelée, la nature appelle le respect. L'être humain en devient toujours plus conscient, cherchant un rapport à la nature qui soit mesuré et équilibré. Il ne veut plus seulement dominer, mais bien plutôt négocier. L'écologie l'incite à ne plus se comporter comme un dieu. Tout lui est donné à gérer, mais non à posséder.

En soi, la science et la technique ne sont ni dangereuses ni favorables pour la foi. Tout dépend de ce que l'homme en fait, comment il le fait et dans quelles dispositions. Par ailleurs un danger se profile lorsque le scientifique en reste à mi-chemin et qu'il tire des conclusions hâtives. Celui qui va au plus loin de sa recherche, trouve rarement des raisons de ne pas croire. *Après toute ma quête d'explications scientifiques, disait Albert Einstein, je dois avouer que ce qui me reste le plus incompréhensible, c'est que les choses puissent être comprises.*

Pour prolonger la réflexion

- Les acquis de la science et de la technique rendent-ils votre foi difficile ?
La science peut-elle prouver que Dieu dirige la création (*intelligent design*) ?